

Lady More. En vérité, il n'est pas de trop puisqu'il nous rappelle une des habitudes caractéristiques de son maître : « Un de ses grands plaisirs, dit Érasme, est d'étudier la forme, les habitudes, les instincts des différents animaux. Il a chez lui des oiseaux de presque toutes les espèces, et des animaux rares, tels que singes, renards, furets, belettes et autres semblables. Dès qu'il rencontre quelque chose de curieux ou d'exotique, il l'achète vivement, tant et si bien que sa maison est un musée et qu'à chaque pas les visiteurs ont quelque chose à admirer. Leur amusement redouble son plaisir ». Il semble certain que sur la toile définitive, Holbein avait couché deux chiens aux pieds des deux plus importants personnages du groupe, un gros chien de garde pour le juge More et pour Thomas More un « barbet de Bologne ». Leur absence ici est regrettable. Il nous est d'ailleurs indifférent que l'artiste dans sa hâte, n'ait pas pris le temps de dessiner les instruments de musique qu'il se proposait de suspendre, dans le coin, à gauche, auprès de l'élégant dressoir aux faïences fleuries. « Mettre ici sur une étagère un clavicorde et d'autres instruments ». Cette note marginale nous suffit et nous laisse comme tout cet admirable dessin sur une impression de suavité, de mesure et d'harmonie.

II

Sur dix personnes qui composent ce tableau, six au moins sont sur le point ou en train de lire. Quatre livres sont ouverts, deux ne tarderont pas à l'être et d'autres sont éparpillés par terre, que Thomas More

prendra sans doute, quand la pose sera finie. Ce détail est significatif, et nous rappelle que les quatre enfants du chancelier ne regardent pas leurs études comme terminées. Les aînées sont mariées, Margaret est déjà mère de famille et cependant les professeurs de grec, de latin, d'astronomie et d'autres sciences continuent leurs leçons, sous la haute direction de l'ami d'Érasme. Jamais les lettres humaines ne furent cultivées avec plus d'amour, fêtées avec plus de respect et de reconnaissance. « Tu te plains souvent, écrit Érasme à Budée, de rendre en ta personne un triste témoignage aux bonnes lettres qui ont vidé ta bourse et ruiné ta santé. L'exemple de More au contraire les rend aimables aux yeux de tous. C'est à elles, dit-il bien haut, qu'il est redevable et d'une belle santé, et de la faveur d'un grand roi, et de la tendresse de ses amis, et de la prospérité de sa fortune, et des services qu'il peut rendre à ses proches et à son pays et de la protection même de Dieu... On disait jadis que l'étude enlève le sens commun à ses fidèles, voici pourtant More qui, dans les affaires les plus compliquées, ne renonce pas à ses livres... et qui reste cependant le plus serviable des amis, le plus facile d'abord, le plus spirituel des hôtes, et l'homme qui concilie le mieux la douceur et la prudence ».

Dans cette même lettre, Érasme nous donne d'aimables détails sur l'éducation littéraire de la famille. « L'an dernier, More voulut me faire juge du progrès de ses enfants. Il leur dit de m'écrire une lettre, chacun pour soi et sans canevas. Le travail fini, ils portent leurs copies (*schedas*) à leur père pour qu'il les corrige. Lui, faisant mine de les trouver mal écrites, commande qu'on les recopie avec plus de

soin. Là-dessus, il me les envoie sans changer une syllabe. Tu peux me croire, mon cher Budée, je n'ai jamais rien vu d'aussi fort. Pour le fond, ni sottises, ni enfantillages, et quant à la forme, elle dénotait un travail constant. Dans cette maison harmonieuse, personne n'est oisif, personne ne perd son temps à des cancons de femme. Ces jeunes filles lisent régulièrement Tite-Live. Elles sont si avancées qu'elles n'ont pas besoin de traductions pour entendre des auteurs de ce genre, sauf quand on rencontre un mot qui m'arrêterait peut-être moi-même ou un de mes pairs. La femme de More n'est pas aussi savante, mais elle a de l'esprit naturel et la science de la vie pratique, elle mène ce petit collègue avec un doigté admirable, assignant à chacun sa tâche, exigeant que le devoir soit fait à heure dite et ne permettant ni frivolité, ni paresse. »

Il n'y a pas de latin qui tienne, le moindre soupçon de pédantisme serait ici trois fois ridicule. Au reste More nous a laissé son programme d'éducation, dans une lettre qu'il adresse de la cour à un des précepteurs de sa famille. Cette lettre latine, dont les principaux passages furent sans doute donnés aux enfants comme leçon par cœur, est trop précieuse pour que je ne la cite pas tout entière. La voici dans la traduction de M. Martin¹ :

« J'ai reçu, mon cher ami, votre lettre dont le style est toujours aussi élégant qu'affectueux. Elle me prouve votre tendresse pour mes enfants, comme les lettres qu'ils m'écrivent de leur côté témoignent des soins que vous prodiguez à ces jeunes intelligences. Tout cela me cause une bien vive joie. Ce qui

1. B. I, p. 127. Martin, Stapleton, p. 232-236.

me charme surtout, c'est la sagesse dont ma petite Élisabeth a fait preuve pendant l'absence de sa mère, sagesse qu'on ne trouve pas toujours chez les jeunes filles de son âge. Faites-lui entendre que cette conduite de sa part m'est bien plus agréable que l'instruction la plus variée qu'elle pourrait avoir acquise déjà, car si la science, jointe à la vertu, est préférable à tous les trésors de la terre, les biens qu'elle nous procure, séparés de l'innocence des mœurs, ne sont que faux et imaginaires. Quoi qu'il en soit, si l'une de mes filles parvient à joindre à la sagesse et à la piété une instruction solide, je la considérerai comme bien plus favorisée du ciel, que si elle réunissait à la beauté d'Hélène les richesses de Crésus. Non que le savoir dût être pour elle une source de gloire, mais parce que, accompagné de la vertu, il est un don précieux qu'on ne saurait nous enlever comme nous sont ravies les richesses et la beauté. On ne doit donc pas seulement chercher la gloire dans les lettres, mais la sagesse qui donne le bonheur. C'est l'opinion des philosophes les plus éclairés, ces pilotes habiles chargés par la Providence de nous diriger sur la mer orageuse de la vie. Voici, mon cher Gonell, les motifs que j'ai de ne pas rechercher pour mes enfants la renommée littéraire sans la vertu. Toutefois, je pense comme vous, qu'il serait fâcheux de retenir captif l'esprit noble et éclairé de Marguerite, et je suis convaincu que celui qui n'occuperait cette intelligence privilégiée qu'à des études vulgaires, n'obtiendrait de son système d'éducation que les tristes résultats que vous redoutez. Au reste, comme j'ai toujours pensé qu'il était de la dernière importance de ne jamais m'écarter de la route salutaire que je me suis tracée pour assurer le bonheur de mes en-

fants, je vous ai engagé vous-même, mon cher Gonell, ainsi que mes meilleurs amis, à leur recommander souvent d'éviter les écueils du luxe et de l'orgueil, de rester fidèles aux préceptes de la modestie : de ne se laisser jamais éblouir par la vue de l'or, de ne pas chercher leur propre estime ni celle des autres dans de somptueux vêtements ; de ne pas dégrader, par une négligence coupable, les dons qu'ils tiennent de la nature, et de n'être enfin avides d'acquérir les trésors de la science que pour les faire servir à la défense de la vérité et à la gloire du Tout-Puissant. C'est ainsi qu'ils mériteront d'obtenir un jour la récompense d'une vie exemplaire. Affermis dans cette attente consolante, ils ne redouteront jamais la mort qui ne sera plus à leurs yeux que le terme des épreuves qu'ils auront à subir ici-bas. Voilà, selon moi, mon cher ami, les fruits qu'on doit retirer de l'étude des sciences humaines. J'avoue que ces fruits ne sont pas le partage de tous ceux qui semblent y prétendre ; mais je soutiens que les hommes qui n'ont en vue que cet unique but l'atteindront après quelques efforts, et ne deviendront pas seulement des érudits, mais de bons chrétiens et des hommes de bien.

« A ceux qui soutiennent que la connaissance des lettres ne convient dans aucun cas aux femmes, je répondrai que si le sol que nous offre l'esprit de la femme est rebelle de sa nature et plus abondant en fougère qu'en bon grain (adage familier à l'aide duquel on a tenté de détourner les femmes de l'étude), mon opinion est qu'il faut cultiver avec d'autant plus de soin leur naturel, que l'art est plus nécessaire pour le féconder. C'est le sentiment de saint Jérôme et de saint Augustin, qui non seulement exhortent les femmes et les vierges à s'appliquer à l'étude des

lettres, mais qui prennent encore soin, afin de faciliter leurs progrès, de leur expliquer les passages obscurs de l'Écriture sainte, dans les écrits qu'ils ont laissés, et qui renferment une érudition si profonde, que certains savants de nos jours ne les lisent qu'avec une extrême difficulté, et ne les comprennent pas toujours après les avoir lus. Ayez la bonté d'initier mes filles à la connaissance de ces saints commentaires, qui leur indiqueront le but qu'elles doivent se proposer dans leurs études et les fruits qu'elles ont lieu d'attendre de travaux persévérants. Il arrivera de là que dans la sérénité et la paix de leur âme, elles ne seront touchées ni des louanges adaltrices, ni mortifiées des ineptes railleries des ignorants et des envieux. Mais il me semble vous entendre me dire que ces préceptes, quelque salutaires qu'ils soient, sont d'une trop haute portée pour l'âge de mes enfants. Pour moi, mon cher Gonell, plus je trouve difficile de secouer le joug de l'orgueil, plus je crois qu'il faut faire en sorte que chacun songe à s'y soustraire dès son enfance ; car ce vice provient trop souvent de la faiblesse des parents et des maîtres chargés de notre éducation première. Trop souvent ils n'appellent notre attention que sur les choses qui peuvent nous attirer des louanges et plaire à la multitude. Pour écarter ce mal pernicieux de mes enfants, il faut mon cher Gonell, que vous, que leur mère, que tous mes amis ne cessent de leur répéter que la vaine gloire est honteuse et digne de mépris, et qu'il n'y a rien de si beau que la modestie recommandée par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Les préceptes des Pères de l'Église les convaincront encore mieux de ces vérités. Ne manquez donc pas de faire lire, après Salluste, quelques morceaux de saint Jé-

rôme et de saint Augustin à Marguerite et à Elisabeth, qui me paraissent plus avancées que John et Cécile; vous resserrerez ainsi les liens qui m'attachent et qui les attachent elles-mêmes à vous, et vous me rendrez plus chers, par le savoir et les vertus qu'ils auront acquis, des enfants auxquels je suis déjà si étroitement uni par les liens sacrés de la nature. Je vous salue, mon cher Gonell. De la cour, la veille de la Pentecôte ».

Dans l'éducation comme dans la conduite des affaires More savait le prix d'un compliment placé à propos. Les lettres à ses enfants sont pleines d'encouragements et d'éloges. Je ne crois pas qu'il y ait lieu de le défendre ici contre les partisans d'une pédagogie inhumaine et je rappelle seulement que son esprit doucement moqueur coupait court, en cas de besoin, aux tentations de la vanité enfantine.

« Je pense, leur écrivait-il un jour, que M. Nicolas vous est désormais inutile, car vous avez acquis, me dit-il, tout ce qu'il possède de connaissances astronomiques. On m'assure que vous êtes devenus d'habiles astronomes et que non seulement vous connaissez l'étoile polaire, mais encore la constellation du chien et tout le troupeau céleste; on m'assure même, chose plus remarquable, que vous savez distinguer le soleil de la lune. J'applaudis de grand cœur à cette science admirable qui vous fait grimper jusqu'aux étoiles. Mais tout en les contemplant n'oubliez pas que ce saint temps de jeûne fait retentir à vos oreilles les vers de Boëce qui nous exhortent à élever notre âme vers le ciel¹ ».

1. B. I, p. 133. Je corrige légèrement la traduction de Martin, p. 237.

Les jeunes filles de ce temps-là n'avaient pas plus que les nôtres, un goût très vif pour la correspondance de famille, ce qui est d'autant plus pardonnable aux enfants de More qu'elles étaient obligées d'écrire en latin. Elles s'excusaient donc ou sur le manque de temps, ou sur le brusque départ du courrier, ou sur l'absence de nouvelles intéressantes.

« Ne me dites pas, leur écrit leur père, que vous n'avez rien à me dire. Vous savez bien que tout ce que vous faites, jeux ou études m'intéresse et quand vous n'avez rien à écrire, je serai ravi si vous développez ces riens avec abondance. Rien ne peut vous être plus facile, puisque vous êtes filles, bavardes de nature, et toujours prêtes à dire un monde de choses à propos de rien. Toutefois, je vous préviens d'une chose : soit que vous m'écriviez sur quelque matière sérieuse ou que vous m'entretenez de quelque bagatelle, que ce soit avec soin et réflexion. Vous exprimerez d'abord vos idées en anglais, afin de les traduire avec moins de difficultés en latin. En vous y prenant de cette façon votre esprit n'ayant à se livrer à aucun travail d'invention mais seulement à s'occuper de la construction et du style, vous trouverez, j'aime à l'espérer, l'expression juste et propre.

« Je désire également que quel que soit le sujet sur lequel vous vous exercerez, vous preniez l'attention de relire attentivement votre brouillon avant de le mettre au net. Si vous examinez le sujet que vous avez traité, si vous en analysez attentivement les diverses parties, il arrivera que s'il vous est échappé quelques solécismes, vous vous en apercevrez facilement et les corrigerez sans difficulté; surtout ne négligez pas de vous livrer plus d'une fois à cet examen salutaire,

car très souvent les fautes que nous pensons avoir fait disparaître se glissent de nouveau sous notre plume et viennent déparer un travail que nous croyions irréprochable. C'est ainsi qu'en peu de temps les bagatelles mêmes que vous écrivez paraîtront des œuvres sérieuses; car, comme il n'y a rien de gracieux et de piquant qu'une loquacité futile et négligée ne rende insipide; de même il n'y a rien d'insipide par sa nature, à quoi la méditation et le travail ne puissent prêter de l'intérêt et de l'agrément. Portez-vous bien mes très chers enfants. De la cour, le 3 septembre¹ ».

Je suis obligé de passer d'autre lettres également intéressantes, et de leur préférer un petit billet, plus intime, moins académique, et qui dans l'abondante collection des écrits de More, me paraît peut-être le plus révélateur et le plus charmant. Le lecteur se souvient peut-être qu'au temps de son séjour à Oxford, le jeune Thomas More n'avait pas un angelot dans sa bourse et ne pouvait faire réparer sa chaussure avant d'en avoir écrit au juge son père. C'est lui-même qui nous a transmis ces détails, en louant fort la prudence paternelle. Or voici que Marguerite lui écrit un jour pour lui demander un peu d'argent. La réponse ne fut pas longue à venir.

« Tu me demandes de l'argent, ma chère enfant, avec trop de timidité et d'hésitation, et parce que ton père ne demande qu'à t'en donner et parce que tu lui as écrit une lettre qui mériterait non pas deux philippes d'or pour chaque ligne, comme le fit Alexandre pour les vers du poète Cherilus, mais si ma bourse se mesurait à mes désirs, deux onces

1. B. I, p. 134. Martin, p. 239-240.

d'or pour chaque syllabe. Je t'envoie juste ce que tu me demandes, j'aurais ajouté quelque chose; mais si j'aime bien donner, j'aime aussi beaucoup que ma chère fille me demande gentiment comme elle sait faire, elle qui m'est si chère et pour sa sagesse et pour son savoir. Aussi dépêche-toi de dépenser cet argent — je sais bien que tu en feras un bon emploi : plus tôt tu reviendras à la charge et plus je serai content¹ ».

Le P. Bridgett dit joliment que le spectacle de cette tendresse de More pour sa fille aînée, nous dédommage du roman dont l'histoire de ses deux mariages nous a privés. Mais en dehors et au-dessus de *ce roman*, il nous faut voir là, un des traits essentiels de cette physionomie singulière. Educateur, controversiste et philosophe chrétien, More sera toujours ce même homme qui loue sans restriction les sévérités de son père et qui, au même moment, ouvre sa bourse et son cœur aux moindres désirs de ses enfants. Ainsi fera-t-il toujours, fidèle au passé et préparant l'avenir, prêt à reconnaître tout ce que la tradition a de nécessaire et d'excellent, et d'ailleurs décidé à suivre, mais sans proclamation et sans fracas, les meilleurs inspirations des « temps nouveaux ». Dans une épître en vers élégiaques improvisée au cours d'une chevauchée sous la pluie, il rappelle à ses enfants comment il leur a toujours rapporté de chaque voyage, des gâteaux, des fruits, de belles étoffes, et comment pour quelques coups de verge, il leur a donné cent caresses, la verge elle-même n'étant pas bien terrible, simple faisceau de plumes de paon.

1. B. I, p. 135.

III

Si j'avais le temps de m'aventurer à des paradoxes, je montrerais ici, et sans trop de peine que l'amour du *home* est chose encore plus française qu'anglaise, et que l'Angleterre est, en somme, la terre classique de l'amitié. A ce point de vue encore, il y aurait plaisir à montrer en More un représentant et un précurseur. *Ad amicitiam natus factusque videtur*, dit Erasme qui en savait long à ce sujet. Mais le chapitre précédent nous dispense, je crois, de nous étendre plus longuement sur les amitiés et sur l'amitié de Thomas More. Nous savons aussi et déjà nous l'aurions deviné que son bon cœur s'intéressait à toute misère.

« More avait coutume, raconte Stapleton, toutes les fois que dans sa maison ou dans le bourg qu'il habitait une femme était en mal d'enfant, de se mettre en oraison, ne cessant de prier que lorsqu'on l'informait que l'accouchement avait été heureux.

La charité de More fut sans bornes, comme le prouvent les fréquentes et abondantes aumônes qu'il répandait indistinctement sur toutes les infortunes. Il avait l'habitude de parcourir le soir les endroits les plus retirés, les rues les plus obscures, afin d'y rencontrer et d'y secourir les pauvres honteux. Le jour il visitait les familles indigentes et les aidait, non comme on a l'habitude de le faire, en leur distribuant quelques modiques secours, mais en leur donnant de petites sommes, et quand leurs besoins étaient pressants, quelquefois même une ou plusieurs pièces d'or.

Lorsque le décorum de sa dignité de chancelier et les devoirs de cette charge suprême ne lui permirent plus d'exercer en personne ces actes publics de charité, ce fut Marguerite Giggs, la femme de John Clements, qu'il choisit pour le remplacer dans ce soin pieux.

Il recevait souvent à sa table les paysans de voisinage, les accueillant avec gaieté et familiarité. Quant aux riches et aux nobles, il ne les fréquentait qu'avec réserve et ne les admettait que rarement dans son intimité. Il ne se passait point de semaine sans qu'il recueillit et fit soigner quelque pauvre malade; il loua même à Chelsea une vaste maison dans laquelle il rassembla un certain nombre de vieillards, et de femmes infirmes qu'il y entretenait de ses deniers. En son absence, Marguerite Roper était chargée de l'administration de cette *maison de la Providence*.

Au temps où il suivait la carrière du barreau, une pauvre veuve, nommée Paule, ayant été réduite à la misère la plus profonde par la perte d'un procès, More, touché de son infortune et de son dénument, la recueillit chez lui où elle vécut plusieurs années, considérée comme si elle eût été un des membres de la famille.

Pour éloigner de son cœur tout sentiment de haine envers le prochain et afin d'être incessamment animé pour tous les hommes de la charité ordonnée par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, lorsqu'il dit : « Le monde entier connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres », il s'était tracé une règle de conduite que nous avons extraite de ses ouvrages pour l'utilité et l'édification des lecteurs chrétiens. Cette règle.... devrait être gravée en lettres d'or et conservée dans chaque maison chrétienne. « N'ayons de haine, dit-il, contre quel-

que homme que ce soit, car ou il est bon ou il est méchant. S'il est bon, nous nous rendrions coupables en haïssant un homme vertueux et béni de Dieu; et s'il est méchant, ce serait nous conduire comme des barbares, que de poursuivre de notre haine un homme destiné à souffrir dans l'autre vie. Que si quelqu'un venait soutenir que nous pouvons, en toute sûreté de conscience, souhaiter du mal à un méchant, afin qu'il ne puisse point nuire aux gens de bien, sans entrer aujourd'hui dans l'examen de cette proposition..... je l'adjurerais de ne point persévérer dans une erreur aussi manifeste, et de laisser à la justice divine le soin de protéger l'innocent contre le criminel. Quant à nous, pauvres pécheurs, intercédons sans cesse pour nos frères coupables, car notre conscience nous dit à toute heure combien nous avons également besoin d'indulgence et de pardon. » Tels furent les sentiments que More montra jusqu'à sa dernière heure. »

Mais il est temps de couronner ce chapitre en parlant de cette religion, aimante et sérieuse, à laquelle chez lui tout s'ordonne et se ramène, et qui domine toute sa vie.

« A mesure qu'il s'élevait dans les honneurs, son esprit revenait à la religion austère de sa jeunesse », a écrit Nisard¹. Rien ne prête à cette imagination la moindre apparence de fondement, mais si l'on a pu, à première vue, s'y tromper c'est peut-être que cette vie religieuse fut, avant tout, intime, recueillie et silencieuse. Tout à côté de sa bibliothèque, il avait une chapelle et on nous donne une idée suffisante de sa piété quand on nous dit qu'il consacrait encore

1. p. 203.

plus de temps à Dieu qu'à ses livres. Mais ce chrétien intérieur est aussi, autant que le plus simple des fidèles, attaché d'esprit et de cœur aux moindres pratiques de l'Église. Après nous avoir rappelé que More entendait la messe chaque jour, Stapleton ajoute : « nous devons faire connaître ici le zèle qu'il ne cessa de montrer pour l'oraison et la pénitence, joignant chaque jour à ses prières du soir et du matin, la récitation des sept psaumes de la pénitence, des litanies de la sainte Vierge, des psaumes graduels et du psaume *Beati immaculati*.

A ces prières générales, il mêlait encore d'autres oraisons particulières qu'il avait composées, soit en latin, soit en langue vulgaire. Il rassembla également un certain nombre de psaumes choisis, à l'imitation de saint Jérôme et d'autres écrivains sacrés, et il faisait un fréquent usage de ce Psautier. Afin de se livrer avec plus de recueillement à l'oraison, il avait fait élever, dans une partie retirée de la maison qu'il habitait avec sa famille, un oratoire où il avait coutume de passer des journées entières dans la méditation. Il fit également construire dans son église paroissiale de Chelsea une chapelle somptueusement décorée, et fournie d'ornements splendides et de vases d'or et d'argent..... Vêtu d'un modeste surplis de toile, More, dans la petite église de Chelsea, accompagnait de sa voix grave, les dimanches et les jours de fêtes, les chants du célébrant; et comme il ne cessa point de se conduire de la sorte après qu'il fut élevé à la dignité de chancelier du royaume, le duc de Norfolk étant un jour venu le visiter, et l'ayant surpris ainsi vêtu et chantant au lutrin, comme un simple clerc, lui témoigna la crainte que Sa Majesté n'apprit avec autant d'éton-

nement que d'humeur un acte d'humilité si opposée au rang qu'il occupait à la cour, à quoi More répondit : « Non, non, il n'est pas possible que je déplaise au roi mon maître, en rendant cet hommage public au maître suprême de mon roi. » Dans les processions publiques, c'était More qui portait ordinairement la croix, ne dédaignant aucune fonction religieuse, quelque humble qu'elle fût.

Ces témoignages publics de la dévotion de More cessèrent néanmoins lorsqu'il eut été nommé grand chancelier; toutefois, comme il assistait en cette qualité aux processions de la semaine des Rogations, qui sont ordinairement longues et pénibles, invité par ses amis à suivre la cérémonie à cheval, à cause du rang qu'il occupait, il refusa en disant : « Je ne veux point suivre à cheval mon divin maître qui chemine à pied, » faisant allusion à la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Toutes les fois qu'il était appelé à exercer quelque nouvelle magistrature ou qu'il avait à traiter quelque affaire difficile, il ne manquait jamais de puiser les forces nécessaires à l'accomplissement de sa mission dans un usage fréquent de la communion et dans de ferventes prières au Saint-Esprit. Lorsque ses devoirs lui en laissaient le loisir, il prenait aussi un plaisir extrême à visiter quelque chapelle vénérée, et fût-elle située à plusieurs milles de sa maison, il accomplissait toujours à pied ces pieux pèlerinages, ce que ne font pas même aujourd'hui les moindres bourgeois de Londres. »

Nous devons encore à Stapleton d'intéressants détails sur les pratiques religieuses dont More avait fait prendre l'habitude à sa famille. « Il était expressément défendu de jouer aux dés et aux cartes, et

More apportait une si grande attention à la pureté des mœurs, qu'il exigeait que ses serviteurs et ses servantes couchassent dans des bâtiments séparés les uns des autres, et que les femmes n'allassent dans les lieux destinés aux hommes qu'en cas de nécessité absolue. Lorsqu'il était à Chelsea, il avait l'habitude de réunir sa famille dans son cabinet, et là on faisait en commun la prière du soir. A la fin More récitait à haute voix les trois psaumes : *Miserere mei Deus, Ad te Domine levavi*, et *Deus miseratur nostri* : puis il ajoutait le *Salve regina* avec la collecte et le *De profundis* pour les morts. Il n'interrompt pas cet exercice alors qu'il devint chancelier du royaume, et ne souffrit jamais qu'aucun de ses officiers ou de ses serviteurs manquât d'assister les dimanches et les jours de fêtes à l'office divin. Aux fêtes solennelles, comme Noël et Pâques, il exigeait même qu'on se levât la nuit pour prier en commun. Lorsque quelqu'un des siens commettait une faute, il ne manquait pas de le réprimander, mais les reproches qu'il lui adressait étaient si remplis de mansuétude, que Marguerite Giggs avait coutume de raconter qu'elle avait quelquefois offensé More à dessein, afin d'avoir l'occasion d'ouïr ses paternelles réprimandes.

Pendant les heures de repas, on lisait ordinairement quelques passages de l'Écriture sainte avec les réflexions de Nicolas de Lyre, ou de quelque autre savant théologien. C'était toujours l'une des filles de More qui faisait cette lecture, qu'elle terminait, à l'imitation des religieuses, par ces paroles : *Tu autem Domine, miserere nostri*. Si quelque étranger était présent, ce qui arrivait assez souvent, on s'entretenait en commun de la lecture qu'on venait d'en-

tendre ; puis cette pieuse conférence terminée, More donnait carrière à sa joyeuse humeur, provoquant par ses spirituelles et vives réparties la gaieté de tous les assistants. D'autres fois, il discutait plaisamment avec son bouffon, Henri Patenson.

Tous les ans, le jour du Vendredi saint, la communauté se réunissait dans la partie de la maison qu'on nommait *le nouveau bâtiment*, lieu vaste et spacieux où More faisait lire à haute voix la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ par quelqu'un de sa maison (ordinairement John Harris), ajoutant lui-même de pieuses réflexions à cette lecture. »

On a découvert récemment une lettre confidentielle d'un des confesseurs de More, et ce naïf témoignage écrit en un pauvre anglais confirme les souvenirs que nous a gardés la prose un peu éloquente de Stapleton. « Il était mon paroissien à Londres ; j'ai baptisé deux de ses enfants et enterré sa première femme. Ce M. More était mon fils spirituel. Sa confession montrait une âme si pure, si délicate ! Il la faisait avec beaucoup de sérieux, de ferme volonté et de dévotion. Je n'en ai pas entendu beaucoup de ce genre... il était dévôt et qui est plus — mais gardez cela tout à fait pour vous — il portait sur sa peau un large cilice, si bien que Mylady sa femme en était tout étonnée quand elle faisait blanchir son linge et elle désirait que je lui conseille de cesser cette pénitence¹. »

Roper nous dit, de son côté, qu'un soir, à table le chancelier ayant enlevé sa robe, Anne Crésacre, la toute jeune femme de John More, vit poindre un bout du cilice et se mit à rire. Ce qu'ayant aperçu

1. *English historical review*, t. VII, p. 712-5.

Marguerite prévint son père et celui-ci en fut désolé, car il aurait voulu que sa fille aînée fût seule au courant de ses mortifications. Marguerite était en effet chargée d'entretenir les instruments de pénitence de son père et nous verrons que le cilice, désormais inutile, lui fut secrètement renvoyé par More, à la veille du martyre.